

L'ENTRETIEN DU MOIS

HÉRITIER D'UNE VIEILLE DYNASTIE PAYSANNE... ET PIONNIER D'UNE AGRICULTURE RÉVOLUTIONNAIRE!

- Regard sur un siècle de vie paysanne parcouru à marche forcée...
- « La vie d'antan paraît agréable... quand on ne l'a pas vécue de trop près! »
- « J'assume la situation de "paysan"... »
- « Il a fallu passer du cheval à l'électronique pratiquement sans transition... »
- « La France a une culture de révolution plus que d'évolution... »
- « Les premiers bénéficiaires de l'évolution de l'agriculture sont ceux qui la vilipendent! »
- La fin du labour : planche de salut pour l'agriculture ?
- Du Brésil à la France : un voyage initiatique...
- « Ecologie : les questions sont bonnes, les réponses posent problème... »
- « La Bretagne a été forte et prospère quand elle s'est portée vers l'extérieur... »



Un entretien avec M. J.F. SARREAU,
président de l'Institut
de l'Agriculture Durable

« Enfant, je n'avais guère d'autres ambitions que de devenir un jour paysan moi-même, de travailler sur la terre, mais mes parents ont eu la sagesse de ne pas me laisser revenir trop vite à mes objectifs, et m'ont obligé à poursuivre des études : collège, puis lycée d'enseignement général – et non agricole comme je le souhaitais – où j'ai eu la chance d'étudier l'écologie et les sciences de la nature. Enfin l'université en chimie-biologie-géologie, avant de revenir à des études agricoles... » nous a confié M. J.F. Sarreau.

Le regard profond – tour à tour vif ou méditatif – que cet homme pose sur les êtres et les choses, son attitude empreinte d'une assurance paisible et sans prétention révèlent d'emblée une riche personnalité...

Et le fil des mots échangés dévoile effectivement en ce solide agriculteur, un homme de conviction et d'expérience, de culture et de savoir, mais aussi d'humanité...

Autant de richesses humaines qu'il faut cependant aller quérir au-delà d'une vraie modestie : J.F. Sarreau n'est pas de ceux qui « montent sur leurs sabots » selon la vieille expression bretonne !

Il a tout simplement la passion de son métier, mais une

passion sans œillères, ouverte, inscrite dans une ample vision de l'histoire, de la destinée humaine et de la marche du monde...

Paysan – il revendique ce titre de noblesse terrienne – et penseur de son métier, vécu de façon raisonnée, « visionnaire » même, il s'est engagé dans une aventure pionnière : celle d'une « autre agriculture »...

Une révolution de pratiques agricoles plus que millénaires, un bouleversement semblable à celui jadis engendré par le passage de la houe à la charrue, ou celui du cheval au tracteur.

Le tout mené avec un attachement viscéral à la terre, un amour de la nature et des hommes, sans aucune déification des uns ou des autres, mais dans une démarche où la sagesse ancestrale se mêle à la connaissance scientifique dans une quête exigeante.

Voici sans doute l'histoire d'une révolution agricole en marche, racontée par l'un de ses initiateurs en France, aujourd'hui président de l'Institut de l'Agriculture Durable, dont il a été l'un des fondateurs.

■ Voudriez-vous vous présenter brièvement ?

« Je suis agriculteur ici en Bretagne, bien que n'étant pas breton. Je suis originaire du Cher dans le centre de la France, plus précisément d'une région située dans l'est du département, entre Bourges, la Charité-sur-Loire et Sancerre, zone de la Champagne berrichonne... Mais comme l'a dit l'une de vos précédentes interlocutrices, anglaise, « quand on épouse un Breton, on épouse la Bretagne » : j'ai épousé une Bretonne... et la Bretagne !

Je n'ai jamais connu que des paysans dans mon environnement familial : parents, grands-parents, oncles... jusqu'à des générations immémorables.

Aîné d'une famille de six enfants, vivant sur une ferme isolée, j'ai connu – jusqu'à ce que j'aie à l'école – une première partie de vie au sein de cette petite communauté que constituaient notre famille et ceux qui travaillaient sur la ferme, parmi les animaux et les hommes... Avec un attachement très viscéral à ce milieu et à son ambiance.

L'école primaire m'a fait découvrir un peu ce qu'était le monde...

J'ai poursuivi des études jusqu'en université, avant de faire des études agricoles. En 1977, je me suis installé sur une autre ferme que celle de mes parents, en même temps que je faisais mon service militaire.

Les hasards de l'existence m'amèneront ensuite à rencontrer une Bretonne, et les circonstances de la vie me conduiront à quitter le Cher pour venir reprendre une ferme ici, en Bretagne ; celle de mes beaux-parents, que nous allions ensuite développer, augmenter en surface en passant de 25 à 200 hectares, entre 1985 et maintenant, tout en faisant évoluer les productions au fil des années...

J'ai eu une vie de paysan qui n'aura fait qu'affronter les difficultés de cette condition paysanne, et connaître aussi les bienfaits de ce métier, que j'ai exercé en ayant en permanence la volonté de s'adapter, d'évoluer, de ne pas se contenter de subir.

Ma femme est infirmière, et travaille aujourd'hui en bloc opératoire dans une clinique de Quimper, après avoir travaillé à l'hôpital. Elle m'a accompagné dans la deuxième phase de mon activité professionnelle, pendant une quinzaine d'années, avant de repartir travailler dans son métier, une fois réorientée notre entreprise agricole.

Nous avons trois filles.

Et il m'a fallu attendre la période de la fin relative de ma carrière pour pouvoir m'engager dans des responsabilités locales au sein du conseil municipal de Landeleau. Cet engagement, ou un engagement associatif, m'était très difficile à assumer auparavant, car ma vie professionnelle a été extrêmement contraignante. Il m'était très difficile d'assurer mon rôle de père de famille, mon rôle d'entrepreneur et les activités que m'imposait ce genre de travail... »

■ **L'on était naguère agriculteurs de père en fils, bien souvent, sans trop en avoir le choix... Avez-vous choisi ce métier par vocation ou dans la continuité d'une destinée qui s'est imposée à vous ?**

« Dans la continuité d'une destinée, mais choisie, voulue !

Enfant, je n'avais guère d'autres ambitions que de devenir un jour paysan moi-même, de travailler sur la terre, mais mes parents ont eu la sagesse de ne pas me laisser revenir trop vite à mes objectifs, et m'ont obligé à poursuivre des études : collège, puis lycée d'enseignement général – et non agricole comme je le souhaitais – où j'ai eu la chance d'étudier l'écologie et les sciences de la nature. Enfin l'université en chimie-biologie-géologie, avant de revenir à des études agricoles...

La volonté de mes parents était que si je revenais à la terre, ce soit la conséquence d'un souhait véritable et non d'une contrainte. Leur ambition était que j'aie une ouverture la plus large possible. Cela a été une grande responsabilité de leur part. »

■ **Les dures exigences et les grandes difficultés que traverse la profession depuis des années vous ont-elles parfois amené à regretter le choix de cette vie ?**

« Non, jamais ! Parce que c'est quelque chose que j'ai choisi. Et par bonheur, profitant des expériences des uns et des autres, je crois pouvoir dire que j'ai réussi à anticiper des difficultés qui auraient pu être dures à gérer si elles avaient été subies. »

■ **Peut-on être nostalgique des campagnes et de la vie paysanne d'hier ? Auriez-vous aimé vivre à la place de vos aînés ?**

« Nostalgique du passé... de ce qu'a été la vie des anciens... ? Honnêtement, je ne le crois pas. Il est sûrement important de se retourner sur le passé et de le comprendre, mais pour vivre notre vie, il faut être tourné vers l'avenir.

Je ne pense pas que nous ayons grand-chose à chercher dans une nostalgie du passé... Sinon peut-être dans les relations humaines ; les relations entre des hommes qui, par nécessité, étaient obligés à des solidarités, elles aussi probablement beaucoup plus subies que voulues – il faut aussi être clair à ce sujet.

Les difficultés étaient plus grandes qu'on veut bien le penser, la vie plus dure qu'on le croit... Même de mon enfance, je me souviens que sur une ferme éloignée de partout comme la nôtre, le courrier arrivait quand le facteur parvenait à passer ; le poisson était sur la table au mieux une fois la semaine, quand encore il arrivait ; nous faisions notre vin, et je me souviens de « fins de barrique » où le vin n'était pas du tout aussi bon qu'au début ; ou de fonds de « pots de salé » qui n'avaient plus le même goût qu'à l'ouverture...

Qu'aurions-nous à gagner aujourd'hui en recherchant ce passé dont les réalités étaient bien plus subies que maîtrisées et choisies ?

On peut toujours regretter certaines choses, mais en se souvenant que c'est aussi se remémorer un passé avec la mémoire d'un enfant qui n'avait pas l'expérience de la vie, était bien heureux de vivre dans la naïveté, de ne pas tout comprendre et mesurer... Et il faut avoir connu cette vie-là pour en parler.

J'ai le souvenir des trajets à vélo pour aller à l'école... mais ce n'était que rarement très agréable !

Alors nostalgie... ? Non ! »

■ **De nombreux auteurs ont suivi dans chaque région le sillon littéraire ouvert par « L'école de Brive » – avec de**

grands écrivains tels Claude Michelet, Christian Signol – qui magnifient la vie rurale du passé... Estimez-vous cette vision idéalisée ou vous paraît-elle réaliste et juste ?

« Ce passé plus lointain que celui que j'ai connu, était sans doute moins chaotique : le progrès cheminait moins rapidement que maintenant...

Il pouvait paraître agréable, quand on ne l'a pas vécu de trop près, ou que l'on faisait partie de la catégorie sociale la moins défavorisée ; mais pour les autres... !

Les décennies récentes ont quand même apporté un progrès social, un confort, une sécurité... La vie a été facilitée grâce à l'avancée du savoir, même si l'on peut reprocher certaines perversions, certains excès et difficultés nouvelles.

J'ai eu la chance de pouvoir venir en colonie de vacances en Bretagne, à l'Île-Tudy, en 1962 et 1963... L'on se promenait à l'époque dans les campagnes, et les « penn-ti » où cohabitaient hommes, femmes, veaux, vaches, cochons et volailles étaient encore nombreux ! Était-ce des conditions de vie choisies ?... »

■ **Vous n'hésitez pas à employer le mot « paysan ». Beaucoup préfèrent les termes « agriculteur » ou « éleveur »... Le mot paysan est-il dépassé, dévalué, ou garde-t-il pour vous une signification qui demeure au-delà du temps ?**

« J'assume la situation du paysan, mais beaucoup moins celle « d'exploitant agricole ». Le terme de paysan signifie pour moi un attachement local, un respect du milieu où l'on vit, environnemental et humain : les hommes y ont leur importance, le terrain y a son importance et la nature locale de même. Cela, je le revendique. Mais le terme moderne d'exploitant, je ne l'assume certainement pas, car il nous ramène à une réalité qui nous éloigne de la durabilité, à une vision minière des choses... »

■ **« Paysan »... cela n'évoque-t-il pas une civilisation plus qu'un métier ? Peut-on être encore, aujourd'hui, paysan au sens véritable du terme ?**

« Jusqu'à la première moitié du siècle dernier, la nature de la condition du paysan était restée relativement inamovible. On se transmettait des savoirs anciens d'homme à homme, de famille à famille, de génération en génération... Le rythme des évolutions était très lent. Et les choses avaient finalement peu changé au cours des siècles. On était paysan de la même manière que les générations précédentes l'avaient été.

La motorisation, liée à l'apparition de la machine à vapeur, puis toutes ses évolutions ont entraîné la première grande transformation d'une agriculture qui avait été assez inamovible jusqu'alors.

Puis, à partir de l'Après-guerre, surtout, la nature de la condition de paysan change vite. La vie change considérablement, dans toutes ses composantes : techniques, économiques, sociales, sociétales...

Sur la ferme de mes parents, où ma mère est née, pratiquement, j'ai vu partir le dernier cheval, les derniers moutons, les vaches laitières – que l'on a remplacées par des vaches allaitantes. J'ai vu retourner les pâtures pour y mettre des cultures, et transporter les bêtes dans des prés situés à 25 km... Toute une évolution que j'ai vécue là-bas, avant de venir ici connaître de nouvelles évolutions.

Cependant, après cette période récente de bouleversements, il semblerait que la sagesse revienne à certains fondamentaux, qui peuvent eux-mêmes nous ramener – au-delà de l'éclat de la vitesse, de l'image, d'un certain savoir éphémère – à cette notion du paysan ; d'un temps un peu passé, peut-être... »

■ **Dans une société occidentale de plus en plus citadine, et coupée de ses racines rurales, les médias ne donnent presque plus de l'agriculture que l'image de ses « crises » et conflits... N'est-ce pas un regard très caricatural ?**

« Le regard des médias est-il plus caricatural sur le

métier d'agriculteur que sur d'autres métiers ou activités économiques ?...

La difficulté qu'il y a aujourd'hui à parler de l'agriculture, c'est qu'elle n'est plus un tout homogène. Il faut parler d'agriculteurs, et de métiers d'agriculteurs au pluriel. Ce métier est devenu très divers, très complexe, et il est difficile d'en cerner la réalité dans sa globalité, et donc de la restituer correctement...

Quelle autre profession a connu un tel bouleversement ? Quel métier a vu la nature de ses activités être changée à un tel degré et à une telle vitesse ?

Comment donc rendre compte de cette nature qui bouge à une vitesse phénoménale, qui plus est dans un monde de l'information où l'exigence de rapidité interdit d'aller au fond des choses, impose presque la superficialité ?...

Alors oui, l'on est bien sûr dans la caricature... Mais sans doute aussi à charge pour notre famille, celle des agriculteurs, de ne pas s'être assez préoccupée du monde qui changeait autour de nous. Gérer nos propres changements nous a déjà tellement préoccupés et occupés, que nous n'avons pas eu le temps de nous occuper de notre environnement, de notre image...

Et cette dichotomie, ou cette incompréhension et cette difficulté à cerner les questions du monde agricole, ajoutées à la vitesse de l'information moderne, font que le journaliste ne peut guère parler que des situations de crise, des points problématiques, qui s'en trouvent largement accentués, loin de la réalité, et en tout cas loin de la culpabilité dont on nous accable trop souvent ! »

■ **Au cœur des phénoménales mutations que le monde agricole – et au-delà : le monde rural – a connues ces dernières décennies, l'agriculteur a-t-il été victime ou responsable des « crises » ?**

« Sûrement un peu des deux ! Victime certainement... Mais il est bien difficile de répondre simplement à une telle question !

Il faut partir de loin, et revenir à notre histoire : l'Europe a été confrontée à une perte de son hégémonie qu'il n'a pas été simple d'assumer, et qui ne l'est toujours pas aujourd'hui.

Dans ce contexte, la France, dont la culture est davantage celle de la révolution que celle de l'évolution, n'a pas été en situation de vivre idéalement, facilement et paisiblement, un tel bouleversement...

De plus, notre pays a vécu une guerre à chaque génération. Il est arrivé à cette moitié du 20^e siècle, que nous venons d'évoquer, en ayant perdu des moyens humains, en n'ayant pas assez progressé dans le domaine technique, et se trouvant donc à devoir rattraper rapidement un retard considérable.

L'on a dû passer du cheval à l'électronique sans pratiquement de transition !

C'est cette vitesse à laquelle il nous a fallu réaliser cette mutation, rattraper notre retard humain, culturel et technique, qui a fait de nous des « victimes »... Ou du moins : cette nécessaire vitesse de mutation a forcément fait des victimes, alors que s'ouvrait un nouveau « champ des possibles » dont nous étions responsables, et bénéficiaires. »

■ **Là se situent donc à vos yeux les racines du mal actuel ?**

« Oui, elles se situent principalement dans ce rattrapage à marche forcée d'un retard accumulé, avec tout ce que cela comporte de réactions, parfois douloureuses, parfois inutiles ou perverses, par tout ce qu'elles empêchent ou sclérosent...

Mais la course nécessite aussi de se demander si le rythme est tenable sur le long terme, et s'il ne faut pas des pauses, de temps en temps. Ces temps de récupération et d'adaptation sont indispensables pour les acteurs, mais aussi pour l'environnement. Et c'est sans doute là que nous avons eu quelques faiblesses. Il nous a manqué un accompagnement en termes de compréhension du présent, et d'ouverture sur l'avenir.

Car à un moment donné, quand tout se bouscule, se téléscopie, la vitesse des changements vous prive de repères maîtrisables.

Si nous avons eu la capacité de mieux nous adapter, de mieux faire évoluer nos structures, peut-être ne serions-nous pas dans les crises actuelles, ou ne les vivrions-nous pas de la même façon, du moins...

Nous avons eu à gérer une série de handicaps structurels, dans un contexte local tout d'abord, puis qui s'est rapidement élargi à l'Europe, et avec maintenant une ouverture brutale sur le monde, à laquelle nous n'étions pas préparés...

Il faut assumer sans culpabiliser. Et peut-être une erreur inverse sera-t-elle de vouloir stopper cette marche, qui peut nous créer des difficultés supplémentaires dans les temps qui viennent... ? »

■ **N'est-il pas un peu facile de vilipender les agriculteurs pour des maux qui sont imputables à toute une société ?**

« Les premiers bénéficiaires, aujourd'hui, de l'évolution de l'agriculture sont ceux qui la vilipendent !

Si certains peuvent vivre bien, et venir acheter des résidences secondaires sur les côtes bretonnes, c'est sans doute parce que d'autres avant eux – de leur famille parfois – ont assez trimé pour leur offrir ce niveau et ce cadre de vie.

Et puis, il faut rendre à la Bretagne, notamment, ce qui lui est dû : elle a donné à la grande majorité des Français une sécurité alimentaire, et un supplément de pouvoir d'achat.

On peut toujours trouver à redire... Mais tous ceux qui critiquent aujourd'hui, qu'ont-ils fait pour la région qu'ils colonisent ou recolonisent maintenant, pour certains d'entre eux ?

Ceci dit sans chercher à jeter la pierre aux critiques, car leur attitude est sans doute davantage la rançon de la méconnaissance que de la volonté de nuire...

L'agriculteur d'autrefois était relativement maître de son univers, plutôt réduit : il produisait et mettait lui-même en marché, immédiatement... non sans difficultés.

L'agriculteur est prisonnier d'une chaîne qu'il ne maîtrise plus...

Aujourd'hui, l'agriculteur est un acteur dans une chaîne de valeurs de plus en plus longue et déconnectée : il est le fournisseur d'une matière première, dans un monde très exigeant, qui évolue très rapidement, et qui ne prend pas en compte l'inévitable inertie de l'activité de l'agriculteur.

Quel autre métier s'inscrit dans une dynamique qui lui impose de prendre aujourd'hui une décision dont il ne connaîtra le résultat que dans deux ou trois ans ? !

L'agriculture, c'est un investissement à très long terme, avec une inertie phénoménale, dans un environnement dont on ne maîtrise que peu de choses : ni le climat, ni les matières premières, ni les coûts, ni les conditions d'achat et de mise en marché...

Il faut donc mener une réflexion collégiale, en termes de chaîne de valeurs, depuis l'amont de l'agriculture, jusqu'à son aval.

C'est ce qui a prévalu à la création de l'Institut de l'Agriculture durable, où nous avons agrégé autour d'un pool d'agriculteurs, des fournisseurs en amont, et les acteurs de l'aval. Chacun a la responsabilité de penser comment il peut agir pour que l'agriculture évolue vers davantage de « sagesse » en termes de durabilité... »

■ **Vous militez et travaillez pour une « autre » agriculture... Voudriez-vous expliquer à grands traits cette vision de modes de production différents ?**

« C'est moins une vision différente que des pratiques différentes, liées à une évolution des savoirs et des savoir-faire, qui n'ont pas été inventés ici, mais sont aujourd'hui assez largement partagés à l'échelle mondiale.

L'idée de base est de redonner à l'agriculture, comme aux autres activités humaines, sa dimension de durabilité, afin de ne pas compromettre la vie des générations futures en ayant épuisé les ressources de la planète. Il s'agit de

mieux lier l'économie, le social et l'environnement, dans un équilibre de ces trois pôles fondamentaux et grâce à des pratiques différentes... C'est aujourd'hui la condition pour redonner un avenir à nos activités, aussi larges soient-elles.

Très schématiquement, le principe de base dans le cadre de notre pratique d'agriculteurs, est de passer progressivement du travail du sol par le labour à un travail plus léger, puis à l'absence totale de travail du sol, avec intégration de couvert végétal et rotation de cultures diversifiées.

C'est l'abandon d'un mode de travail intensif de la terre, commencé au Moyen Âge, que nous devons aux défrichements effectués par les moines pour gagner des terres arables sur la forêt, puis au travail du sol au gré de l'énergie disponible : plus celle-ci est disponible, plus on peut aller chercher en profondeur le stock de carbone pour le remonter en surface et redonner au sol la fertilité perdue du fait de sa mise en culture...

Au début, nous nous y sommes mis pour des raisons purement économiques de réduction de nos coûts de production. Puis au fil du temps, par le travail associatif, l'idée de la durabilité de l'agriculture, avec une dimension environnementale, s'est construite dans la conscience des agriculteurs qui ont entrepris ces démarches...

J'ai eu la chance de travailler sur ces questions au Comité National du Développement Durable, auprès de Mme Ducroux, sa première présidente. Cela a été le point de départ de la prise de conscience, et le catalyseur d'une évolution dans la structure intellectuelle, la culture agricole, vers une réponse de l'agriculture aux enjeux de la durabilité. »

■ **Quand et comment êtes-vous entré dans cette nouvelle perspective ?**

« C'est un cheminement au fil du temps, et un peu du hasard.

Ma carrière s'est déroulée en trois étapes, sur trois décennies : la première est une pratique conventionnelle de l'agriculture.

A partir des années 1980 intervient une évolution, dans le cadre d'une Europe à six pays, de son économie hyperprotégée et de son agriculture dont la mission depuis les années 1960 est de produire au maximum pour que chacun mange à sa faim... Les stocks finalement accumulés par cette production que les marchés ne parviennent plus à écouler entraînent une adaptation de la fameuse PAC, qui met dix ans à se mettre en place. Et déjà on commence à se dire qu'il faudra penser à s'adapter au contexte mondial...

Par anticipation, mon objectif a donc été de trouver coûte que coûte les moyens de baisser les coûts de production de 50%. Pendant dix ans, avec l'aide de Jean-Philippe Turlin, de la Chambre d'Agriculture locale, nous avons travaillé sur des itinéraires techniques hyper-raisonnés pour baisser les coûts.

Au bout de dix ans de cette pratique, l'on touche les limites du processus.

A partir de 1990, la réflexion est poussée un cran plus loin, et nous travaillons donc sur tous les moyens nécessaires à la production – optimisation des fertilisants, des protections sanitaires... et de la main-d'œuvre, de la productivité du travail, ce qui nous a modifié notre organisation et notre pratique.

Nous avons commencé à désintensifier le travail du sol – les labours, etc. – c'est-à-dire à le supprimer progressivement, au gré des savoir-faire disponibles et des compétences acquises peu à peu. »

■ **Comment cela s'est-il traduit concrètement dans votre organisation du travail ?**

« Jusqu'alors, par exemple, nous travaillions sur la base suivante : un homme sur un tracteur à la charrue, et un homme sur un tracteur aux semis : deux personnes en tandem pour semer les céréales.

L'objectif nouveau était de semer un hectare en une heure avec un homme sur un tracteur, soit une division par deux du coût de main-d'œuvre et du temps-machine.

En achetant une machine d'occasion dans les plaines,

j'atteindrai pratiquement cet objectif, pour les implantations d'automne uniquement...

Puis, en 1993, Jean-Philippe Turlin fait venir pour une démonstration, à Plounévezel, une machine Unidrill de l'entreprise Sulky de Châteaubriant : un appareil à disques qui permet de semer directement dans la végétation sans labour, ni aucun travail du sol.

La chose est spectaculaire, déstabilisante mais intéressante, et avec deux voisins venus voir la démonstration – Hervé Puillandre et Bernard Rannou – nous décidons d'investir ensemble dans une machine d'occasion.

Le reste des années 90 est passé à faire nos essais de simplification de travail, de manière empirique et pionnière, sans rien connaître...

Puis, en 2000, j'ai la chance de faire au Brésil un voyage pour étudier, avec d'autres, ces nouvelles pratiques où les Brésiliens sont véritablement en pointe, et réussissent là où nous avons quelques problèmes. Nous sommes encadrés, pendant ces trois semaines inoubliables, effectuées sous l'égide de l'Agence Française du Développement, par deux scientifiques français qui sont des puits de science : Claude Bourguignon et Lucien Ségué. »

■ **Pourquoi le Brésil a-t-il acquis une telle avance dans ces pratiques agricoles ?**

« Il faut remonter au début des années 1920, sur le continent américain, pour comprendre l'origine de ces pratiques : un événement climatique appelé le Dustbowl survient alors aux USA. Les Américains ont déjà une agriculture mécanisée à cette époque où nous, en Europe, au sortir de la première Guerre Mondiale, en sommes encore avec nos chevaux...

Et cette mécanisation entraîne une dégradation rapide des écosystèmes des grandes prairies qui, dans certains milieux, supportent mal les labours profonds. Ils mettent alors en œuvre un changement des pratiques, avec un travail beaucoup plus superficiel du sol, adapté à leur contexte pédoclimatique.

Au Brésil, en milieu équatorial et subtropical, le travail du sol accélère la minéralisation et donc la perte de la matière organique, ce qui provoque l'érosion. Le labour entraîne la perte de fertilité du sol, jusqu'à un point où la récolte devient hypothétique : ce n'est pas parce que l'on sème que l'on récoltera...

Le Brésil à la pointe d'une nouvelle agriculture...

Dans ce contexte, aidés par des savoirs scientifiques de pointe, les Brésiliens ont développé des pratiques qui prennent la forêt pour modèle, en recapitalisant le sol en matière organique pour éviter sa minéralisation, et le préserver, le protéger. L'adaptation qui s'ensuit, c'est d'arriver à éviter le travail du sol en semant dans un couvert végétal mort ou vivant. Les Brésiliens ont été les pionniers du développement de cela à grande échelle.

Et ce que je découvre, stupéfait, en 2000, c'est qu'avec ces pratiques, l'agriculture brésilienne est passée en 25 ans d'une récolte annuelle hypothétique à deux récoltes annuelles assurées, avec en plus une production de biomasse entre chacune des cultures !

Des rendements multipliés par deux pour chaque production, avec des coûts divisés par trois !

Voilà la source principale de la compétitivité du Brésil en production de volailles, loin devant le moindre coût de leur main-d'œuvre : avec un poulailler ou une porcherie dans une ferme qui obtient une récolte de maïs et une récolte de soja par an, on a une protéine blanche pour « pas de prix » ! »

■ **Les débuts ont-ils été difficiles ? Avez-vous parfois songé à renoncer ?**

« Nous avons connu des passages difficiles : l'hiver 1994-95, très pluvieux, n'a pas permis de bonnes implantations, ni de bonnes levées par conséquent... puis en 1999-2000, un deuxième événement très pluvieux – Châteaulin baigne alors dans 1,5 m d'eau – nous sommes à nouveau dans une situation difficile !

Le doute s'empare de nous : faut-il revenir en arrière, ou avancer, trouver le moyen de mieux maîtriser ces pratiques ?

C'est alors que je suis allé voir comment travaillaient les Brésiliens, et que notre pratique a connu une amélioration considérable, car nos précédents problèmes, outre les aléas climatiques, étaient dus à un manque de maîtrise des savoir-faire liés à un manque de savoir, fondamentalement. »

■ Vous travaillez ainsi depuis quelque 17 ans : ces principes d'une agriculture « durable » vous paraissent-ils aujourd'hui réellement viables ?

« Oui ! Ils l'ont toujours été, malgré les difficultés. Et ils sont et seront plus que jamais indispensables, pour régler les questions environnementales d'une part, et parce que nous sommes condamnés à aller encore chercher de la compétitivité. »

■ Ce « modèle » constitue-t-il une « niche » économique ou peut-il être généralisé ?

« Il faut être modeste et surtout pas péremptoire : ce n'est certainement pas une niche économique, et ce sera une manière de répondre aux exigences qui sont devant nous.

Ceci étant dit, en l'état de nos savoirs et savoir-faire, ce n'est pas encore transposable à tous. Il est des productions pour lesquelles nous ne savons pas, à l'heure actuelle, mettre en place cette agriculture : certaines productions légumières, la pomme de terre, la betterave sucrière...

Soyons optimistes : nous y parviendrons !

Mais je n'ai pas la prétention de dire que cette démarche est une nécessité pour tous, encore moins de culpabiliser quiconque ne souhaite pas s'y engager. C'est novateur et encore parfois risqué, selon la situation de chacun. »

■ Vous avez constitué, avec d'autres agriculteurs qui travaillent sur les mêmes bases, une association... Où en est ce mouvement, dans notre région et ailleurs ?

« Mon idée était que cette évolution de nos pratiques devait être rapide et ne pouvait se faire de façon individuelle et décousue. Il fallait œuvrer collectivement : que les agriculteurs sensibles à ces questions d'agriculture durable s'agrègent pour travailler fondamentalement avec des techniciens, et faire évoluer les pratiques.

J'ai obtenu de Louis Gestin (responsable du pôle agromonie de la Chambre d'agriculture), la mise sur pied d'un groupe. Nous étions 30 en 2000 dans le Finistère, déjà engagés dans ce type de démarche depuis plus de cinq ans.

Aujourd'hui, notre travail concerne 180 à 200 agriculteurs dans le département. De 3 000 hectares à l'époque, l'on en est à environ 23 000.

Le groupe du Finistère a été l'un des tout premiers à travailler sur ces questions en France. Puis des associations se sont créées : A.P.A.D. en France, B.A.S.E. en Bretagne, ... Notre groupe finistérien s'appelle aujourd'hui T.C.S. 29, pour « Techniques de Conservation des Sols ».

Une révolution comparable à l'abandon du cheval...

Je passe sur la création de l'Institut National de l'Agriculture Durable pour dire qu'à l'échelle mondiale, l'on est passé d'environ 35 millions d'hectares cultivés de cette manière au début des années 2000, à 130 millions aujourd'hui, dix ans après, tous continents confondus et toutes conditions d'agricultures confondues, de la plus capitaliste à la plus familiale, et à des degrés divers selon les pays, les contextes climatiques, les écosystèmes...

L'Europe est le continent le plus en retard en ce domaine, parce qu'il a eu une agriculture très pointue et productive, dans un contexte climatique favorable, ce qui ne nous a pas obligés à changer ce que nous maîtrisions bien...

Or, c'est une mutation considérable, un bouleversement semblable à l'abandon des chevaux dans le passé, qui exige une révolution intellectuelle, le renoncement à certains conservatismes, et avantages acquis... La France est le premier fabricant mondial de charrues ! ... »

■ En quoi cette agriculture se distingue-t-elle de l'agriculture biologique ?

« Deux points fondamentaux nous différencient : nous ne nous interdisions pas la chimie, contrairement à l'agriculture bio ; elle s'autorise l'utilisation de métaux lourds, qui ne sont pas sans conséquences sur l'environnement...

Et en refusant le recours à la chimie, cette dernière s'impose le travail du sol.

L'agriculture bio est adaptée à un marché local de produits bruts, mais l'est beaucoup moins par nature à une chaîne de transformation élaborée. »

■ L'on entend souvent dire que les besoins planétaires en denrées alimentaires seront tels à l'avenir proche, que seule une agriculture productiviste pourra y répondre...

« L'on est devant un challenge historique, même si l'histoire humaine est jalonnée de crises alimentaires...

Passer de 6 à 9 milliards d'individus en 30 ans environ, ne va pas être anodin, quand dans le même temps un pays comme la France cède à l'urbanisation l'équivalent d'un département en surface agricole tous les dix ans, et à l'échelle de la planète 600 000 km², soit l'équivalent de la France et de la Belgique réunies !

La capacité à produire devra donc, mathématiquement, doubler. Or, les ressources en énergie fossile et en matières premières diminuent aussi, donc les phosphores et potasses qui servent d'engrais...

Le problème des moyens de production devient de plus en plus aigu, et nous oblige à devenir plus intelligents dans la recherche de systèmes moins gourmands.

Des pratiques comme les nôtres, en France, nous permettent aujourd'hui des rotations plus rapides, des productions d'inter-cultures valorisables, et dans certains cas de faire deux récoltes annuelles : on gagne en fertilisants, en énergie et on économise de l'eau... »

■ Voudriez-vous nous donner quelques autres exemples des avantages divers que ce mode d'agriculture présente ?

« Certaines de mes parcelles ne sont plus travaillées depuis 1996. La biodiversité du sol s'y est considérablement développée : on recense dix fois plus de vers de terre – qui travaillent le sol – de carabes qui se nourrissent d'œufs de limaces, de pucerons, de larves d'altises. Les sols ne sont plus épuisés. La faune souterraine, mais aussi aérienne y est donc décuplée, les chaînes trophiques se reconstituent, puisque l'écosystème n'est plus perturbé. On retrouve un écosystème « forestier », naturel, qui s'équilibre...

Il y a un impact positif sur la faune : perdrix et faisans trouvent en abondance les insectes dont ils ont besoin...

Le couvert végétal empêche l'érosion, améliore la pénétration de l'eau dans le sol. Celui-ci est moins meuble : je peux aller en hiver en tracteur dans les champs sans creuser d'ornières...

Ce sont aussi des économies de carburant, de traitements phytosanitaires... et donc un meilleur respect de l'environnement. »

■ Quel est votre regard sur l'écologie ?

« La question peut être abordée sous deux angles : l'écologie, c'est d'abord la question de la vie, qui n'est possible que par les équilibres écologiques dans les systèmes naturels... L'écologie est une science, qui évolue au gré de la progression de nos savoirs, et qui n'est pas toujours bien ou suffisamment renseignée.

Le champ de la biologie est encore très peu connu. Le monde de l'infiniment petit ne l'est pratiquement pas ! Nous sommes face à des champs de compétences qui nous échappent. Et c'est cela qui conditionne l'écologie...

L'autre aspect, c'est l'écologie plus métaphysique, politique, sociale, qui m'échappe un peu, et vis-à-vis de laquelle je suis obligé de prendre des distances, quant à sa radicalité, en tout cas : les questions qu'elle pose sont nécessaires, mais les réponses imposées n'ont souvent rien de scientifique, et me posent d'énormes problèmes... »

■ **Le contact avec la nature, n'aide-t-il pas « à garder les pieds sur terre » dans un monde où le virtuel remplace de plus en plus le réel ?**

« Le monde de la nature... qu'en connaît-on vraiment ? Soyons humbles. Le champ de notre ignorance est tellement vaste ! Cela nous oblige à un brin d'humilité.

Nous devons nous adapter à notre contexte, et non pas en faire fi, à essayer de plier la nature à nos exigences...

Cela exige effectivement d'avoir les pieds sur terre : l'on n'est pas obligé de se tenir dans l'incantation, le respect immodéré d'une nature un peu divinisée...

Et je ne pense pas qu'il faille être pessimiste quant à son avenir, car rien n'est vraiment irrémédiable, fondamentalement. »

■ **Que vous apporte cette proximité quotidienne avec la terre, les animaux, le temps, l'environnement... ?**

« Ma relation à la nature n'a pas toujours été ce qu'elle est aujourd'hui. Je reconnais, sans regrets cependant, avoir été de ces gens qui, dans la force de l'âge, ont parfois fait fi de certaines réalités naturelles, davantage à cause de leur ignorance que d'une volonté délibérée de s'en affranchir.

L'on est passé par une période où l'on croyait tout pouvoir dominer et maîtriser... On commence à en toucher des limites, ce qui nous oblige à réfléchir. J'ai eu la chance d'étudier un peu ces questions dans le cadre de mes études de chimie-biologie-géologie. Cela me permet de mieux comprendre, et le changement de pratique agricole qui est le mien, m'oblige à comprendre davantage, l'objectif étant de s'appuyer sur ces processus naturels pour gagner en efficacité... »

■ **La vie citadine et son univers « artificiel » ne vous attire-t-elle pas parfois ?**

« Je pense que vivre en ville me serait vraiment très difficile ! Je dois aller régulièrement sur Paris, mais je n'envie en aucun cas la vie de ceux qui y sont en permanence... »

■ **Vous siégez également au conseil municipal de Landeleau. Qu'est-ce qui vous a conduit à cet engagement dans la vie de la « cité » ?**

« Quand mes activités professionnelles se sont un peu allégées, le maire de la commune m'a sollicité. Et cela correspondait à une idée de l'engagement, une réalité de vie, à la perspective d'une complémentarité dans une équipe...

C'était aussi la continuité d'un engagement familial : mes parents et ma belle-famille étaient des gens très engagés dans leur activité professionnelle, dans des mouvements de développement... Et mon père a été conseiller municipal sur deux mandats, puis maire sur trois mandats. La vie sociale faisait partie de notre quotidien. Mon frère a aussi assumé des fonctions de conseiller municipal et de maire dans le Cher... »

■ **Beaucoup de petites communes ont été durement touchées par les transformations profondes du monde rural... A quelles difficultés êtes-vous principalement confrontés ?**

« C'est d'abord de conserver la population. Cela passe par la pérennisation de l'emploi, qui fixe l'habitat. »

■ **Quels sont les atouts de votre commune de Landeleau en la matière ?**

« Landeleau a la chance de se situer près d'une quatre-voies, et à équidistance de quatre agglomérations, que sont Carhaix, Huelgoat, Châteauneuf et Gourin.

Ce sont pour nous des bassins d'emplois, plus ou moins importants, mais proches.

Nous avons aussi des entreprises qui fournissent de l'emploi sur place, telles que deux crêperies, une biscuiterie...

Landeleau a le Canal de Nantes à Brest au sud, l'Aulne sauvage à l'est... Le cadre de verdure relativement protégé

de la commune est sans doute à mieux valoriser.

C'est aussi une terre de tradition, qui conserve l'une des dernières troménies annuelles du Finistère... »

■ **Sur quels chemins le Centre-Bretagne dans son ensemble trouvera-t-il les voies de son avenir, après les profondes mutations que lui a imposées la déprise agricole depuis plus d'un demi-siècle ?**

« La réindustrialisation dans notre zone du Centre-Bretagne – et c'est aussi vrai pour l'ensemble de la Bretagne – me semble devoir venir de l'agriculture. Et je crois beaucoup au regain de l'activité agricole pour leur redonner une vraie ambition.

Même si nous sommes actuellement dans une phase très difficile, et dramatique pour nos agriculteurs, je crois fermement que si les acteurs de la société civile, et les Bretons plus largement, sont capables de se mobiliser pour un objectif commun, la Bretagne retrouvera un rayonnement, au-delà des frontières françaises, comme elle en a connu à d'autres époques de son histoire. Sa vocation est exportatrice. Chaque fois que la Bretagne a eu le courage de se porter à l'extérieur, au-delà des mers, elle a été forte et prospère. Chaque fois qu'elle s'est repliée, elle s'est affaiblie.

Nous avons le privilège de vivre dans un contexte pédo-climatique propice à l'agriculture, il faut nous mobiliser pour un objectif commun en ce domaine ! »

■ **Où sont, pour l'homme de réflexion et de recul que vous êtes, les priorités et les valeurs essentielles de la vie humaine ?**

« Je tiens beaucoup aux valeurs humaines. Ce sont celles qui nous donneront la capacité à vivre ensemble, dans notre diversité.

La vitesse de cette mutation dont nous avons parlé, a mis fin à une certaine homogénéité de la société passée, avec ses valeurs, ses modes de vie, ses rythmes de vie largement partagés...

Aujourd'hui des réalités comme la diversité culturelle, la cohabitation de catégories d'âges étendues (etc.) représentent une difficulté, mais aussi une richesse. C'est un apprentissage qu'il faut faire pour que ces différences coexistent de bonne manière. »

(Entretien recueilli par Samuel Charles)